Hervé Richou
a pubié le 04 juin 2021

Léo

Il est habillé de noir, entièrement de noir, sur une scène elle-même plongée dans le noir, devant un public assis dans l'obscurité. Faisons abstraction, comme au cinéma, de la lumière verte qui indique une issue fort improbable de secours. On est dans les années 1970. Aucun écran, petit, vulgaire, de téléphone cellulaire ne vient insulter les ténèbres, troubler le deuil ni le recueillement.
Sur cette toile céleste et nocturne, on ne voit que les mains d'un « enfant de cœur » innocentes et blanches, le cou, la gorge impudique qui s'offre au regard, blanche elle aussi, des joues d'albâtre, ravinées, qui tremblent, et à l'arrière du front qui brille comme une boule de billard sous la lumière des 500 watts du projecteur, une tignasse de cheveux filandreux, anarchiques évidemment, et blancs eux aussi.
S'élèvent de ce monde invisible, jouées par un pianiste caché dans l'Erèbe, quelques notes, quatre noires, d'une phrase que l'on reconnait parce qu'on l'a toujours sue. Puis des accords, fluides, familiers, parfaits, qui conjointement descendent la gamme.
Alors, tout à coup, les mains du chanteur, éprises de liberté, devenues folles, tracent sur cette toile arabesques, figures, lettres d'un alphabet absolument indéchiffrable, fantasmagorique et mystérieux.

Les mains ne bougent plus mais elles ne se posent pas. Elles se sont immobilisées à mi-chemin, ouvertes. Elles pourraient se toucher mais non, elles restent à distance l'une de l'autre comme s'il était impossible de se rejoindre. Une seconde longue comme une éternité. Sur la tonalité d'un art mineur qui plane encore dans l'air, la voix déclame des mots d'une simplicité métaphysique.
« Avec le temps tout s'en va ! » Pas besoin d'explication de texte, tout est dit. Pardon chanté, même pas, posé sur la ligne mélodique. Mais voilà que ça se complique. Mots étranges, associations inattendues, contraires et pourtant fulgurantes. Ce ne sont plus des phrases alors, mais des images que l'on a devant les yeux. L'homme debout sur la scène, aveuglé par les projecteurs dévoile l'invisible au public.

Il dit :
– Regardez !
Le public est gêné parce qu'il le voit pleurer. On ne peut pas le consoler, alors simplement, on le comprend, on pleure avec lui, et ça fait du bien ! On pleure dans le noir, secrètement, caché. Il se charge, avec ses larmes, de laver le monde de son voile opaque d'hypocrisie et de mensonge. Tout le monde le voit pleurer, lui, Léo Ferré, avec sa gueule que « quand elle est bath ça va tout seul